



Déville-lès-Rouen, poilu mourant, d'après un carton de Camille Wybo, 1919, détail.
Yvecrique, verrière dédiée à la mémoire du soldat Andrieu, par Louis Donzet, 1919, vue d'ensemble.



(G. Lafenestre, *Revue des Deux Mondes*, 1895). Mais grâce à la presse et aux nombreux supports de diffusion mis en place à la fin du siècle, l'œuvre va connaître une seconde vie. Un article paru dans *Le Monde illustré* du 25 avril 1896 en fait l'éloge. La revue publie en pleine page une gravure commandée à Charles Baude (1853-1935). *The Great Sacrifice* de James Clark (1858-1943) en 1914 ou *Les deux sacrifices* de Maurice Dubois (1869-1944) exposé au Salon des Artistes français de 1921 ne feront que reprendre le thème de l'ultime apparition, dont la formule éprouvée inspirera nombre d'ateliers de vitraux.

La main que porte le mourant sur son cœur témoigne tout autant de sa blessure que de la confiance qu'il place dans le monde qui l'attend. Le « poilu d'opérette », si décrié par les critiques d'art des salons de sculpture et de peinture, s'impose dans les verrières. L'uniforme immaculé, l'équipement réglementaire, l'absence de blessures visibles correspondent aux standards en vigueur. Mazuet théâtralise les tranchées, plaçant les acteurs terrestres qui peuplent l'avant-plan dans une sombre fosse. Le Christ occupe l'espace central, plateau irradié de lumière (Bernières-le-Patry). Le corps du soldat est un corps souffrant idéalisé, apaisé, qui échappe déjà aux réalités terrestres, lesquelles sont symbolisées par le décor alentour, semé de débris émergeant de champs de ruines. Le soldat mort change de statut. Lauriers de la gloire et palme du martyr lui sont décernés par un ange qui vient signifier que le passage a eu lieu. Sa tombe, si modeste soit-elle, fait l'objet d'une attention particulière. Comme le rappelle l'ange s'adressant à la veuve se recueillant sur la tombe de son mari, à Bernières et Vinnemerville, il n'est nulle raison de désespérer. Sur la croix est inscrit « CREDO » : selon l'évangile de saint Jean, « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jn. III, 36).

LAISSER SON IMAGE

Signe des temps, les héros vénérés collectivement le sont de manière individuelle. Leurs noms sont cités, leurs décorations évoquées, leurs portraits portés à l'attention de tous. Au même titre que le donateur, autrefois personnalité privilégiée, le simple soldat accède de droit à la notoriété. Pour le maître verrier, l'enjeu est de taille. L'art du portrait, très en vogue au XIX^e siècle, s'est développé en relation avec l'essor de la pratique photographique. Les multiples dépôts de brevets relatifs à l'impression photographique sur verre enregistrés dans la seconde moitié du XIX^e siècle révèlent l'interaction entre les deux mondes, photographie et vitrail. Soucieux du réalisme de son portrait et de la satisfaction de sa clientèle, le maître verrier reste avant tout un peintre. Si le tirage lui fournit un précieux support, il répugne à l'utilisation photographique directe. Les vitraux de la crypte de l'église paroissiale Notre-Dame-de-Lourdes de Sotteville-lès-Rouen (Manche) représentent à cet égard une expérience exceptionnelle. La réalisation de portraits d'après photographie « greffés » sur des personnages figurant dans la verrière est une opération délicate, dont le résultat est souvent peu satisfaisant (Sainte-Austreberthe ; Tortisambert, Calvados). Dans la majorité des cas, le portrait est inscrit dans un médaillon (Intraville, Tourville-la-Chapelle, Yvecrique, Darnétal, Seine-Maritime ;

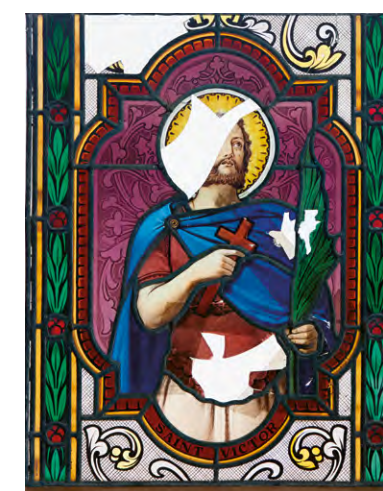


Montanel, restauration de la verrière commémorative de la guerre de 1870, Atelier de vitrail Vincent Jaillette.

Préaux-du-Perche). Les ateliers Lorin, Mazuet et Janiaud parviennent dans les années 1920 à obtenir un rendu exceptionnel. Malgré la diversité des modèles fournis, l'homogénéité des portraits restitués par Mazuet et Janiaud entre 1919 et 1931 sur les sites de Beuvrigny, La Feuillie, Muneville-le-Bingard, Néville-sur-Mer, Saint-Ébremont-de-Bonfossé, Saint-Georges-de-Livoye, Saint-Vigor-des-Monts, Théville (Manche),

de nombreuses associations, blogs et autres pages dédiés à l'histoire de régiments ou d'individus. Les restaurations de qualité menées à Préaux-du-Perche (2014), Saint-Jean-de-Folleville (2015-2016), Vesly ou Montanel permettent d'espérer que communes et diocèses mesureront désormais tout l'intérêt de ces fragiles témoins de notre histoire, fut-elle tragique.

Saint-Ebremont-de-Bonfossé, revers de médaillon, altération des émaux, détail.
Saint-Germain-du-Crioult, panneau endommagé et déposé.



Restauration de la verrière de Saint-Jean-de-Folleville, Amandine Steck, atelier L'Amande et l'Obsidienne. Détail du panneau déposé en atelier.

Les ateliers régionaux Jean-Baptiste Devisme, Rouen

D'origine picarde, Camille Devisme (1848-1912) apprend son métier à Paris avant de s'installer à Rouen en 1888, où il reprend deux ateliers au tournant du XX^e siècle. À sa mort, son fils Jean-Baptiste (1884-1954) qu'il a formé au vitrail, lui succède. Ce dernier s'était spécialisé dans la décoration de vitres destinées aux commerces, activité lucrative en plein essor avant-guerre. Le jeune maître verrier est mobilisé en 1914 au 39^e RI (Rouen). Déclaré « inapte à l'infanterie » pour cholémie et asthénie (il aurait été gazé), il est transféré en 1917 à la 3^e section de Commis et Ouvriers d'Administration, basée à Rouen. Son état physique ne lui permet plus de poursuivre son ancienne spécialité de sablage et de gravure à l'acide. Il se réoriente en 1919 vers sa formation initiale de peintre verrier et honore plusieurs commandes en Picardie et dans le Nord-Pas de Calais. Jean-Baptiste Devisme déménage à plusieurs reprises, transférant son atelier des rues Restout à Thouret, puis du Champs-des-Oiseaux à Chasselièvre. En 1925, l'incendie de la rue du Champ-des-Oiseaux provoque la disparition des archives. Bien qu'ayant conservé une santé fragile, Devisme poursuit son activité jusqu'à sa mort, en 1954. Après avoir travaillé chez Mauméjean et dans divers ateliers parisiens, son fils Jacques (1923-1990), revenu s'installer en 1949 à son compte rue Malpalu, à Rouen, reprend finalement le dernier



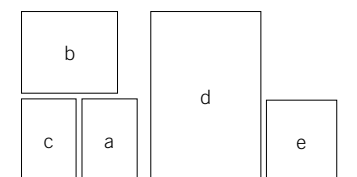
atelier de son père, situé rue Marquis. Au cours de sa longue carrière, Jean-Baptiste Devisme a créé ou été associé à la conception de dizaines d'œuvres, principalement localisées en Seine-Maritime. Les dix verrières commémoratives auxquelles son nom est attaché ont été réalisées pour ce département. Le maître verrier a souvent fait preuve d'originalité dans son œuvre, n'hésitant pas à proposer une vision sans concession de la guerre et des souffrances infligées aux soldats, qui se démarque graphiquement des productions du XIX^e siècle. En marge de l'Art déco, Jean-Baptiste Devisme a cherché sa propre voie tout au long des années 20. Sa verrière d'Angiens (d, e), reprise plus réaliste de son travail pour Darnétal (f) réalisé la même année, ou ses verrières d'après Aubert à La Chapelle-sur-Dun ou Berville, sans équivalent chez ses collègues, sont révélatrices de son expérience personnelle du front.



Œuvres connues en Seine-Maritime et dans la Manche, en relation avec la Première Guerre mondiale

Œuvres connues en Normandie, en relation avec la Première Guerre mondiale :
Eure : Gaillon, Communion, (1922) (a) ; Seine-Maritime : Prétot-Vicquemare, Messe au front et Soldat mort recevant la palme du martyr (1919) ; Angiens, Soldat mourant au pied de la croix (1920) (d) ; Berville, Nos martyrs, pour le Droit et la Patrie, d'après Joseph Aubert (vers 1920) ; Darnétal (église

de Longpaon), Soldat mourant au pied de la croix (1920) (b) ; Foucart, Ange déposant une palme sur la tombe d'un soldat ; Grainval (chapelle Saint-Léonard), Saint Louis, en mémoire de Louis Simon François Savalle (e) ; La Chapelle-sur-Dun, Nos martyrs, pour le Droit et la Patrie, d'après Joseph Aubert (1920) ; Réalcamp, (1924) ; Saint-Martin-aux-Arbres, Remise des clés à saint Pierre (1946) (c).



Les ateliers régionaux Veuve Boulanger, Rouen, 1916-1919 : un atelier, plusieurs mains

De 1916 à 1919, l'atelier rouennais Veuve Boulanger réalise huit verrières commémoratives, dont cinq sont des créations originales. Pour être en capacité de répondre aux commandes qui se succèdent dans les mois qui suivent la mort d'Alfred Jules Boulanger (février 1916), il doit compter sur ses ressources propres, mais aussi probablement, comme l'entreprise Mazuet à la même époque, sur des aides ponctuelles venant de l'extérieur.

L'année 1919 est particulièrement fertile en commandes, en Seine-Inférieure mais aussi dans le Pas-de-Calais, où sont livrées sept verrières pour l'église d'Ostreville. Le lien privilégié avec ce département ne se démentira pas et permettra à l'atelier rouennais de survivre quelques années encore. En 1921, vingt vitraux sont réalisés pour l'église de Nœux-les-Mines, quatre pour celle de Labeuvrière.

Bretteville-du-Grand-Caux, atelier Veuve Boulanger (1916).

La verrière est bénite le 11 février 1917, un an jour pour jour après le décès de son probable concepteur, Alfred Jules Boulanger qui, selon le *Bulletin Religieux de l'archidiocèse de Rouen*, se serait inspiré d'un « tableau ». Plusieurs gravures connues peuvent en effet avoir influencé le dessinateur, mais pour cette scène, Boulanger conçoit une œuvre tout à fait originale. Une femme partage la douleur de la Vierge au pied de la Croix. Étendu au sol, soutenu par sa mère (ou sa veuve), en habits de deuil, un sergent en tenue bleu horizon tient dans ses bras le drapeau français. La composition est animée d'une courbe ascendante en S qui part des pieds du soldat, passe par les mains de la femme puis celles de la Vierge pour se diriger vers la tête du Christ, dont le regard se tourne vers les cieux. La scène relève moins de l'Apparition que de l'intercession, la Vierge demandant à son fils de considérer le sacrifice humain à sa juste valeur. Elle s'inscrit dans la tradition médiévale du donateur pour lequel le saint patron se place en position d'intermédiaire entre la Terre et le Ciel. Au même titre que le noble

faisait autrefois valoir sa dévotion, le soldat de la République a toute légitimité pour obtenir la considération du Sauveur. L'impétrant est ici celui qui fait don de sa vie pour une cause juste. En fond de paysage apparaît une ville dont la silhouette esquissée peut évoquer Jérusalem comme une ville française martyre. Elle illustre l'interaction des deux mondes, terrestre et divin. Le carton de Bretteville-du-Grand-Caux est identique à celui de Bihorel. Les deux verrières furent achevées presque simultanément, puisque la chapelle du Souvenir de Bihorel fut bénie en mars 1917. Malheureusement, la disparition de cette verrière ne permet plus une étude comparative des deux œuvres.

Le traitement naïf du dessin des brodequins et de la musette, les incohérences et la lourdeur des plis de la capote, la couleur rouge utilisée pour le fourreau de la baïonnette et la mention « Veuve Boulangé » (sic) attestent d'une intervention relativement massive sur la partie inférieure du vitrail. Les importantes restaurations n'émanent probablement pas de l'atelier : celui-ci aurait pour ce faire réutilisé le carton de référence. Le traitement à peine esquissé du fond, faisant ressortir les personnages placés aux avant-plans, est en revanche la preuve d'une belle maîtrise technique. La peinture est l'œuvre d'un artiste dont le talent s'exprime particulièrement dans le rendu des visages. Les fines hachures suivant les courbes des mentons et des joues, les ombres éclairant le corps du Christ et les enlevés à l'aiguille dans les cheveux signalent une grande expérience et une connaissance parfaite du métier de peintre verrier. Il faut certainement voir dans cet artiste l'auteur des verrières de Robertot en 1918 et de Bernières en 1919.



Reprise de modèles Les tableaux



Joseph Aubert (1849-1924), *Nos Martyrs, pour le Droit et la Patrie*, 1916. Joseph-Jean-Félix Aubert est un peintre spécialiste de la peinture religieuse. Il fait plusieurs voyages au Proche-Orient,

en particulier en Palestine entre 1892 et 1900, dont il ramena de nombreuses études. Entre 1891 et 1907, il réalise une série de vingt-deux panneaux consacrée à la vie de la Vierge pour



l'église Notre-Dame-des-Champs de Paris. La toile marouflée intitulée *Marie reçoit le corps de Jésus* sera par la suite remployée en 1902 pour orner une chapelle de l'église Saint-Maimbœuf de Montbéliard (Doubs). Deux personnages sont rajoutés afin de combler les vides de cette œuvre de très grandes dimensions (5,60 m x 2,80 m) (a).

Aubert se souviendra de ces réalisations lorsqu'il composera *Nos Martyrs, pour le Droit et la Patrie* en 1916 pour la cathédrale Saint-Louis des Invalides à Paris, tableau largement diffusé sous forme de cartes postales (b). Le lien entre les œuvres est aisé à établir : composition rectangulaire très prononcée, groupe



central resserré autour du corps martyr, ascendance droite-gauche de la ligne médiane du décor de fond barrant l'horizon. La reconstitution du champ de bataille semble rapprocher en un seul ensemble les assauts menés en plaine en 1914 et les tranchées, qui apparaissent sur la gauche. L'officier âgé, l'aumônier militaire, le soldat colonial et les brancardiers sont l'image de l'Union sacrée. Une réplique de l'œuvre est réalisée en 1921, quatre ans avant la mort d'Aubert, pour la seconde absidiole de Saint-Maimbœuf de Montbéliard, établissant ainsi dans la même église, tel un testament, le lien direct et définitif entre le martyre du Christ et celui des soldats (c).

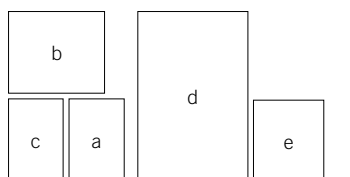
La Chapelle-sur-Dun, atelier Devisme, 1920

L'adaptation de la composition horizontale d'Aubert impose à l'artiste rouennais un sévère recadrage (e). Habilement, Jean-Baptiste Devisme rapproche le groupe secondaire et le place au-dessus de la scène centrale, afin d'occuper la partie haute de la baie. L'interprétation s'en trouve sensiblement changée. Il semblait, chez Aubert, que l'on retirait un corps d'une tranchée. La proposition semble inversée chez le maître verrier : le personnage de gauche paraît tirer le groupe de porteurs vers une fosse commune dans laquelle des morts ont déjà été rassemblés. Devisme est l'un des seuls artistes qui n'hésite pas à représenter le sang des victimes (f).

Berville, atelier Devisme, s.d. (vers 1920)

Jean-Baptiste Devisme a pris la peine de graver dans la grisaille la mention « d'après Joseph Au[bert] (casse, bouche-trou) ». La verrière reprend presque intégralement le carton de La Chapelle-sur-Dun (réseau de plombs à l'identique), à l'exception de l'entablement et de quelques détails (g). Le groupe composé des trois personnages positionnés au second plan a cependant été décalé sur la gauche, de manière à pouvoir respecter un cadre plus contraint en largeur (0,86 m). Les deux pièces d'angle au bas du panneau inférieur ont été brisées et remplacées par deux bouchetrous de verre jaune. Les inscriptions de donation et la mention commémorative ont ainsi disparu. Sur cette version, le cadavre en décomposition d'un soldat apparaissant à la droite de l'officier traduit une vision sans concession de la guerre par un artiste qui l'a vécue (g, h).

Reprise de ce modèle, hors Normandie : Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine), reprise partielle par René Houille (1920).



Commémorer Les chapelles du souvenir

Équemauville, atelier Gaudin (1920)

Très nombreux sont les curés qui, soucieux de « christianiser la commémoration des soldats » pour la patrie (Martine Callias Bay, dans *Un patrimoine de lumière, 1830-2000...*, coll. Cahiers du patrimoine, n° 67, 2003), ont doté leur église d'un espace privilégié dédié à la guerre, souvent une chapelle latérale. À Équemauville, l'abbé Debaize a, semble-t-il, voulu devancer le projet d'érection, en 1920, d'un monument aux morts communal devant l'église, faisant corps avec cet édifice et s'ouvrant au bas de la nef, pour perpétuer le souvenir des soldats morts de la commune, tués à l'ennemi (a) » et obtient l'accord du conseil municipal, à condition que la paroisse supporte l'ensemble des frais. Les plans sont conçus par l'architecte caennais Guillemin-Tarayre et l'ornementation confiée à de prestigieux artistes : interviennent le sculpteur Picot, l'artiste décorateur Castel et le verrier Gaudin, qui conçoit les mosaïques et les petites verrières (b). Le décor, fortement teinté de patriotisme, est composé d'inscriptions et de symboles rehaussés de feuille d'or, faisant référence au conflit (c).

Les deux fenêtres aujourd'hui en place sont radicalement différentes sur les plans technique et formel. Celle qui occupe le mur ouest appartient à la tradition du XIX^e siècle (d) : la scène est peinte sur de grands morceaux de verre à peine interrompus par un réseau de plombs réduit au minimum. La surcharge d'émaux et de grisaille laisse difficilement passer la lumière mais le caractère figuratif du dessin fait éclater le message commémoratif : le trophée d'armes, composé d'étendards dont le drapeau de la France, casque, croix de guerre, sabres et palmes de lauriers, tout comme les inscriptions qui l'accompagnent, ne laissent aucun doute sur l'attribution de la victoire à la dévotion au Sacré-Cœur. Au registre inférieur, la bannière portant l'inscription « Gesta dei per Francos » rappelle la mission divine de

la France. La seconde baie installée sur le mur nord, qui représente une scène de baptême (a), semble très postérieure et a probablement été exécutée dans les années 1950-1960, en remplacement d'une première baie disparue. Elle est encadrée de part et d'autre, sur un luxueux décor de mosaïque qui se prolonge sur la voûte en cul-de-four, par deux listes de soldats « glorieusement tombés », accompagnés de la date de leur décès : à gauche, les « mobilisés d'Équemauville », à droite ceux « ayant habité la paroisse ». Deux noms ont été ajoutés ultérieurement.



GUILLEMÍN-TARAYRE ARCHITECTE
ALB. MORTAGNE M-MAÇON
PICOT SCULPTEUR
GAUDIN PEINTRE VERRIER ET MOSAÏSTE
J.B. CASTEL ARTISTE DÉCORATEUR. 1920



